

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 43

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183395>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Alpes furent immédiats; dès-lors les descriptions se succèdent et chacune présente un certain intérêt.

M. Morf nous cite les ouvrages, les analyse et les caractérise en quelques phrases tournées de main de maître. Tschudi, J.-J. Rousseau, Schiller, Goëthe, Gruner, de Rovérea, le général Pfyffer, les frères de Luc, H.-B. de Saussure, Bourrit, Salomon Gessner, Bridel, Keller, Tœpffer, et beaucoup d'autres sont étudiés avec amour par l'auteur, que l'on suit sans fatigue dans ses attrayantes narrations.

En résumé, nous recommandons chaudement l'ouvrage savant et consciencieux de M. le professeur Morf. Que chacun le sache bien: un tel livre est une œuvre de bon citoyen, car il nous fait aimer notre patrie, il nous la fait apprécier; et, en nous rapprochant de la nature, il nous rapproche aussi des cieux.

Nous prédisons aux *Pionniers du Club alpin* un succès de bon aloi: touristes, habitants des villes et des campagnes, hommes d'âge mûr et jeunes gens, tous remercieront l'auteur et l'engageront à poursuivre.

C'est là notre désir le plus sincère. P. V.

Depuis que ses bords sont en mouvement, le lac de Bret est devenu le rendez-vous de nombreux promeneurs. Simples curieux, hommes de science, actionnaires du pneumatique, chacun va voir les effets de l'abaissement des eaux.

Le glissement s'est produit sur toute la rive; en deux endroits, il a atteint et rendu impraticable la route qui longe le bord occidental. Le sol est tourmenté et déchiré par de nombreuses crevasses; sur la surface de l'eau apparaissent pour quelques jours des îles de gazon parsemées de colchiques d'automne.

Les savants, venus pour observer ce cataclysme, discutent les particularités géologiques de la contrée; ceux qui croient l'être, font aussi leurs hypothèses; quelques-uns se demandent, non sans un certain frisson, si une grande cavité n'existe pas sous le sol qui les porte. Quant aux actionnaires, ils calculent le chiffre des indemnités qu'il faudra payer aux propriétaires; du reste, ils se montrent pleinement rassurés; car le glissement était prévu, et il doit contribuer à la réussite de l'entreprise; on assure, d'ailleurs, qu'il s'arrêtera au lieu et au moment marqués par la science des ingénieurs.

Le déchirement du terrain a mis au jour une épaisse couche de *craie lacustre*, substance formée de débris organiques et renfermant encore de nombreux coquillages d'eau douce.

Il y avait fort peu de jours qu'un détenu s'était échappé d'une de nos prisons de district, lorsqu'un autre détenu fut surpris en tentative d'évasion.

Le geolier, déjà fort contrarié du premier cas, se laissa aller dans la plus violente colère au second. Après avoir administré une correction à son pen-

sionnaire, il poussa le verrou et s'écria en patois: *Lé portant lo diabllo qu'on ne pouaïssé jamais avâi affère avoué dâi bravé dzeins perquie!* (C'est pourtant le diable qu'on ne puisse jamais avoir affaire avec des braves gens par-là!)

Un de nos paysans venait de perdre sa femme, qui avait succombé à une longue maladie. Assis près du poêle, il s'entretenait de son malheur avec son voisin Daniel, lorsque le pasteur du village entra. Il venait apporter quelques consolations, quelques bonnes paroles à son paroissien dans l'affliction. Ce dernier, l'œil en larmes, ne savait comment exprimer sa reconnaissance à l'ecclésiastique: « Eh! que vous êtes bon, monsieur le pasteur, que vous êtes bon!... Vous avez déjà tant fait pour ma pauvre femme, et vous venez encore me rendre visite aujourd'hui... je ne sais vraiment pas comment vous témoigner... comment vous dire... »

Et il recommençait ainsi sur le même ton, sans pouvoir achever et ne sachant pas comment témoigner dignement sa reconnaissance à son pasteur.

Daniel impatienté en voyant les hésitations et l'embarras de son voisin, passe derrière et lui plante son coude dans le dos, en disant à demi-voix:

« Sais-tu pas y offri un verre de vin! »

Le tunnel du Saint-Gothard, actuellement en construction, est une des plus importantes entreprises de notre siècle; il aura 14,900 mètres de long, soit 2,700 mètres de plus que celui du Mont-Cenis. Les communications rapides et faciles que ces grands travaux établiront prochainement entre notre pays et l'Italie, feront lire avec intérêt les détails suivants sur la route actuelle du Saint-Gothard, les difficultés et les dangers qu'elle offre pour les voyageurs dans la mauvaise saison.

Déjà vers le milieu de septembre, la route du St-Gothard commence à perdre rapidement de la vie animée et variée qui s'y déploie durant la courte saison d'été. Un mois plus tard, les neiges ont envahi le sol durci par la gelée dans la région élevée du passage et viennent former les premières assises qui serviront de base à la voie étagée des traîneaux. Les pluies qui, en automne, rafraîchissent les vallées, tombent en neige sur les hauteurs. Peu à peu, le blanc linceul de l'hiver s'étend vers la plaine et la route se ferme aux voitures. Longtemps encore, cependant, quelquefois même l'hiver durant, la diligence parcourt librement le trajet d'Altorf à Amsteg, le fond de la vallée restant vierge de neige. C'est en ce dernier endroit, ainsi que de l'autre côté de la montagne, à Airolo, qu'attendent les traîneaux de poste. Les voyageurs sont enveloppés dans d'épais manteaux de peau de buffle et protégés contre toute éventualité par un large tablier de cuir remontant jusqu'à la poitrine. Les sacs aux lettres, les colis, les malles, les effets de toute espèce sont transbordés sur les traîneaux, tandis que la grande voiture postale reste abandonnée et déserte sur le bord du chemin. Dans le premier traîneau prend place le postillon, dans le second le conducteur; ils précèdent la colonne, afin de pouvoir en surveiller la marche. Les chevaux sûrs et éprouvés des autres véhicules suivent sans guide. Si l'un d'eux vient à se relâcher, le voiturier l'excite d'ordinaire en lui lançant une pelote de neige. Lorsque le passage a été com-

blé, des hommes spéciaux, (*Rutner*) s'en vont plusieurs heures à l'avance pour ouvrir et déblayer le chemin. C'est une opération aussi pénible que dangereuse, pour laquelle les travailleurs sont répartis en deux compagnies ou sections distinctes. La première, communément appelée *Fürleite*, a pour mission de se frayer une ouverture à travers les amas de neige. Une sorte de traîneau *ad hoc*, remorqué par dix ou douze bœufs forts et robustes, attelés à la file les uns des autres, marche lentement en avant. Puis viennent six à huit gaillards bien trempés, portant de hautes bottes ou des guêtres solides, les mains protégées par des mitaines chaudement garnies, la tête couverte d'un bonnet de pelisse avec rebords se rabattant par dessus les oreilles. Ils s'empressent d'enlever la neige et de dégager le traîneau au moyen de leurs pelles.

La seconde compagnie, beaucoup plus nombreuse, celle des *Weger*, suit à distance, son chef en tête. C'est à elle qu'incombe le soin de régulariser le premier sillon et de le transformer en chaussée large et praticable. La Confédération suisse consacre tous les hivers, pour l'ouverture des passages du Gothard, une somme assez ronde s'élevant parfois jusqu'à 50 et 60 mille francs. Chaque gouvernement engage ses hommes respectifs ; les Tessinois sont placés sous les ordres et la surveillance du directeur de l'hospice. Beaucoup d'entre eux habitent les maisons de refuge du val Tremola, des semaines entières, au milieu des frimas, sans autre nourriture qu'un peu de pain durci ou de viande fumée, à peu près comme les exilés de la Sibérie, et ne reçoivent en échange des fatigues qu'ils supportent et des dangers qu'ils courent, qu'une paie hebdomadaire relativement minime. Il arrive moins souvent qu'aux passages des Grisons, que des *Rutner* perdent la vie dans l'exercice de leur vocation ; cependant quelques cas sont notoires. Ces montagnards intrépides connaissent les particularités de structure du Gothard aussi bien que les détails de la chambre qu'ils habitent. Ils savent distinguer les signes précurseurs des changements atmosphériques et particulièrement les avant-coureurs des tourmentes si redoutées ; ils évitent de même les avalanches avec un art ou un pressentiment merveilleux. C'est pour cette raison que les conducteurs, les postillons, les voitures et en général tous ceux qui par état sont appelés à visiter souvent ces parages, suivent toujours les conseils de ces hommes, tant il est avéré qu'il est rare qu'un malheur n'ait pas lieu lorsque par légèreté ou par bravade leurs avertissements ont été méprisés. La *poste* a-t-elle enfin atteint la hauteur du col, les hommes et les chevaux sont reconfortés à la station, puis la colonne se remet en marche et commence à descendre comme la foudre, avec force hourrahs et cris de joie, malgré le vent glacé et pénétrant.

C'est surtout aux contours de la route que les chevaux se pourchassent au galop précipité pour éviter les glissades, de sorte que le voyageur non habitué à une pareille course en devient tout étourdi. Parfois aussi lorsque la neige est durcie, le cortège entier s'élance en ligne directe à travers les sinuosités du grand chemin. Il est assez rare de verser avec les traîneaux, et si par hasard une culbute arrive, on en est d'ordinaire quitte pour la peur. Les passages qui bordent les précipices sont les seuls réellement dangereux. Là, la neige poussée par le vent vient former d'énormes arcades qui surplombent l'abîme et dépassent de beaucoup les saillies du roc. Si quelque voiturier ou cocher non familiarisé avec ce phénomène se laisse tenter de prendre un sentier en apparence plus commode et se rapproche trop du bord, sans se douter que ses pieds ne reposent pas sur un terrain solide, il peut arriver que le parapet neigeux que le froid avait cimenté, vienne à se détacher tout à coup et ensevelisse l'homme et le cheval au fond du gouffre.

L'ouragan qui règne dans les Hautes-Alpes chasse au loin d'épais nuages de poussière neigeuse qui obscurcissent l'atmosphère, la remplissent de fines aiguilles faisant pour ainsi dire corps avec le vent glacial, et dont les pointes acérées pénètrent ou déchirent les plus solides vêtements. Les « *Rutner* », les conducteurs et les habitants de l'hospice connaissent très exactement les signes qui annoncent la tour-

mente : L'horizon prend une coloration jaunâtre ; une espèce de voile enveloppe succivement les sommités ; un silence morne plane sur la contrée déserte ; l'homme respire profondément, sa poitrine se dilate avec effort. Un coup de vent subit vient brusquement jeter une poignée de poussière glaciale à la face du voyageur allarmé ; puis tout redevient calme comme auparavant. C'est là le dernier avertissement. Bientôt des bruits étranges se font entendre dans les ravins, faibles d'abord comme de lointains soupirs, ils augmentent progressivement de force. Le cheval qui conduit le traîneau s'impatiente, pousse avec bruit sa respiration, frappe du pied et presse le pas pour gagner le premier abri. Les assauts de la bourrasque se répètent, se précipitent ; un concert sauvage résonne dans les airs ; les nuages qui maintenant ont atteint le voyageur épouvanté, lui envoient une grêle de ces petit corps pointus qui arrivent comme une flèche et frappent douloureusement les parties découvertes. Ne pouvant plus voir, ils se couvrent la figure avec les mains ; sa respiration devient presque impossible, et au milieu de tout ce vacarme, de tout ce désordre des éléments il se demande si l'heure du dernier jugement est arrivée et si le monde va rentrer dans le chaos.

Presque chaque année la tourmente fait de nombreuses victimes et les peuplades de la montagne ont gardé le souvenir de bien des catastrophes de ce genre.

Par des temps semblables, la poste est souvent obligée de stationner pendant 24 heures et plus au pied de la montagne en attendant que le passage ait été ouvert. Lorsque les chevaux se regimment et refusent d'avancer, lorsque les chiens de l'hospice montrent de l'impatience et par aboiements répétés demandent à sortir, on peut compter sur l'arrivée d'un ouragan ou la chute d'une avalanche. Ce sont surtout les avalanches qui préoccupent les voyageurs. Dans certains passages, le son d'une cloche, la détonation d'une arme à feu, le bruit du fouet, le pas ou la voix d'un homme, un rien suffit pour déterminer le mouvement de ces masses de neiges glissantes. Aussi les muletiers observent-ils le silence le plus complet et garnissent-ils de foin les sonnettes des bêtes de somme, pour les empêcher de tinter en parcourant ces parages.

Dans les guerres de Milanais, 10,000 Suisses s'avançaient par le St-Gothard, en novembre 1478. Les Zurichois formaient l'avant-garde. Ceux-ci, après avoir fait bombance à Wasen avec les Uraniens, peut-être bu à Goeschenen, remontaient en murmurant. L'air ébranlé par leur tumulte, détacha des cimes une avalanche qui ensevelit 60 soldats, perdus sans ressources sous les yeux mêmes de leurs camarades.



PENSÉE

Il n'y a que celui qui avoue ses propres erreurs qui ait le droit d'attaquer celles des autres.

L. MONNET.

COLLÈGE CANTONAL

Tableau des leçons chez le concierge, lundi, à 10 heures du matin. — Rentrée des classes, mardi 26 octobre, à 8 heures du matin.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Couleurs et pinceaux de *Winsor et Newton*, pour l'aquarelle ; boîtes en tôle pour les dits : blanc (chinese white), de *Newman's* en tubes et en flacons. — Papiers tintés et blocs. **Assortiment complet de fournitures de bureaux.** Stéréoscopes, albums de vues suisses. **Cartes célestes**, avec horizon mobile. Jumelles de touristes et de théâtre d'excellente qualité.